

TEMPERATURE

Du 6 septembre 1900.

Table with 2 columns: Time (du matin, midi, P.M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 6 septembre. — Indications pour la Louisiane. — Temps en partie couvert, averses et plus frais dans les parties sud et sud-ouest; samedi beau; vents du nord.

LE PASSE,

LE PRESENT ET L'AVENIR

Notre Industrie Sucrière.

Il s'est produit, depuis un demi-siècle, surtout depuis vingt-cinq ans, un étonnant changement dans le régime alimentaire des deux mondes. La consommation du sucre et de ses dérivés a plus que doublé. La fait a été constaté dans la Grande Bretagne, où la consommation était, cette année, de plus de 85 livres par tête, et aux Etats-Unis, où elle a été de plus de 62 livres par tête.

Cette augmentation s'est manifestée partout ailleurs d'une façon moins éclatante peut-être, mais toujours proportionnellement à l'activité industrielle des populations chez lesquelles on l'a constatée.

Quelle influence peut exercer ce changement de régime sur la santé publique, sur le développement des populations? Grave question que la science médicale peut seule résoudre; mais il est impossible de n'être pas frappé de la marche ascendante que ce produit a la fois dans le développement des industries diverses et dans la consommation sucrière.

Quelle influence peut exercer ce changement de régime sur la santé publique, sur le développement des populations? Grave question que la science médicale peut seule résoudre; mais il est impossible de n'être pas frappé de la marche ascendante que ce produit a la fois dans le développement des industries diverses et dans la consommation sucrière.

En somme, après la longue période de lentes et de crises qu'elle vient de traverser, voici la situation de notre industrie sucrière: Elle est non seulement saine et sauve, mais d'une solidité à toute épreuve, et, puisant une vie nouvelle dans ce qui devait être pour elle un principe de mort, elle voit, grâce à une augmentation prodigieuse et inattendue dans la consommation, s'ouvrir sous ses yeux, une perspective à laquelle rien, dans le passé, ne lui permettait d'aspérer.

Arrivée du transport McClellan. Presses Associées. New York, 6 septembre. — Le transport McClellan, qui est arrivé hier soir de Porto Rico, a rapporté 179,000 pesos en argent de Porto Rico, qui seront envoyés à l'hôtel de la monnaie à Philadelphie pour être fondus.

Une estimation conservatrice place le montant d'argent non retiré de Porto Rico et toujours en circulation dans l'île à environ \$500,000. Cette vieille monnaie reparaît constamment par les différentes agences de banques et on a toute raison de croire que d'ici à six semaines on deux mois au plus il n'en restera plus en circulation dans l'île.

L'eau d'Abita. C'est un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux.

Dura lex, sed lex!

Une des questions les plus agitées dans le moment à la Nouvelle-Orléans, est celle de la loi du dimanche; et comme toute loi, celle-ci a ses partisans et ses adversaires.

A part les puritains, qui voudraient, si la chose était possible, bannir même le rire de parmi nous pour observer plus rigide-ment encore le jour du Sabbat, à part ces austères, ces esprits étroits, disons-nous, la grande majorité de notre population considère la loi du dimanche, en tant qu'elle concerne les débits de liqueurs, une absurdité, absur- dité d'autant plus grande que la loi n'est mise en vigueur que périodiquement.

Maintes tentatives ont été faites pour abroger cette loi dés-iroire; mais toujours les législateurs de la campagne y ont mis obstacle. Peut-être un jour ces législateurs comprendront-ils qu'une loi est excellente dans certaines localités et objectable dans d'autres.

Il en résulte une économie énorme dans la production du sucre — économie que vient en- core stimuler la concurrence entre les produits de l'Europe et ceux des Etats-Unis, de l'Amérique Centrale et des Antilles.

De là, la prodigieuse augmen- tation que nous avons à consta- ter dans la consommation, la- quelle a plus que doublé depuis une vingtaine d'années, et dé- passe aujourd'hui la production qui ne répond plus aux besoins des populations.

Quant les procédés nouveaux et les machines nouvelles ont été introduits dans l'industrie, tout le monde y voyait la ruine des classes laborieuses. C'était une erreur. Ces classes sont plus occupées que jamais et l'on pour- rait assez justement dire que ce sont les bras qui manquent au travail, à l'heure qu'il est.

Autre cri de détresse jeté aux quatre coins de l'horizon, quand il s'est agi de l'annexion des Phi- lippines, de Porto Rico, des Ha- waii. Nouvelle erreur. L'ac- croissement dans la consumma- tion est tel, que tous les produits se placent rapidement et à d'ex- cellentes conditions, et qu'il nous faut faire de nouveaux efforts pour répondre d'une façon satis- faisante à la demande.

En somme, après la longue pé- riode de lentes et de crises qu'elle vient de traverser, voici la situa- tion de notre industrie sucrière: Elle est non seulement saine et sauve, mais d'une soli- dité à toute épreuve, et, puisant une vie nouvelle dans ce qui de- vait être pour elle un principe de mort, elle voit, grâce à une augmentation prodigieuse et inattendue dans la consommation, s'ouvrir sous ses yeux, une perspective à laquelle rien, dans le passé, ne lui permettait d'as- pérer.

Arrivée du transport McClellan. Presses Associées. New York, 6 septembre. — Le transport McClellan, qui est arrivé hier soir de Porto Rico, a rapporté 179,000 pesos en argent de Porto Rico, qui seront envoyés à l'hôtel de la monnaie à Philadelphie pour être fondus.

Une estimation conservatrice place le montant d'argent non retiré de Porto Rico et toujours en circulation dans l'île à environ \$500,000. Cette vieille monnaie reparaît constamment par les différentes agences de banques et on a toute raison de croire que d'ici à six semaines on deux mois au plus il n'en restera plus en circulation dans l'île.

L'eau d'Abita. C'est un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux.

MARCHAND LE HÉROS.

A peine remis de ses fatigues africaines, le lieutenant-colonel Marchand est reparti, le 2 septem- bre, pour la Chine.

La France, abaissée, depuis sa défaite, par la misère, le lucre et l'indignité des parlementaires, s'est maintenue néanmoins aux yeux du monde grâce au merveilleux effort de ses artistes et de ses savants; et, dans le domaine de l'action, la marche épi- que menée par une poignée de braves de l'Atlantique à la mer Rouge a été saluée, par la nation cons- ciente, comme l'aube d'un ave- nir meilleur, le premier rayon sur les flots.

La France ne s'y est pas trompée. Elle a reconnu tout de suite, dans le colonel Marchand, dont elle ignorait alors le mâle visage, celui que l'Heure appelle et crée, que les difficultés n'en- travent pas, et dont la route est bordée de lauriers.

C'est le constant privilège de notre pays. Suivez le cours de son

histoire: quand son esprit profond est opprimé, quand ses forces ardentes sont combattues par la mauvaise fortune ou des chefs indignes de lui, cette op- pression et ce combat font sur- gir, alors que l'on commençait à désespérer, celui qui ramène la confiance et réchauffe les cœurs par l'exemple.

J'admire et j'aime le colonel Marchand sur les raisons que je vais dire. Sa modestie me par- donnera. Il sait que je ne suis pas un flattereur. Je n'ai rien à attendre de lui que sa tendresse, son réconfort et ce qu'il ajoute à la Patrie. Mais puisqu'il s'en va pour longtemps, on peut lui orier de la rive ce qu'on ne lui eût ja- mais dit en face.

Auguste Brachet, philologue de génie intellectuel s'il en fut, et néanmoins fougueux patriote, avait coutume de dire: "Le philosophe est respectable, mais le soldat est le plus respectable; car tandis que les deux premiers jettent des idées et des paroles, le troisième met sa peau, comme enjeu, sur le tapis". Sans le soldat d'ailleurs et sans le drapeau qu'il représente et qu'il défend, la patrie n'estait plus co- béscive n'aurait plus ni tradition ni langage, par suite ni prosa- teur ni poète. La victoire du champ de bataille se propage et se traduit dans la vie.

Il n'est pas de moyen plus ef- ficace pour faire abroger une loi que de la mettre en vigueur; et puis, le gouverneur et le maire ont-ils le droit de se consti- tuer juges en la matière?

Ils ont pris un serment d'of- fice par lequel ils se sont enga- gés à faire respecter les lois, et s'ils tentaient de faire une dis- tinction entre ce qu'ils consid- èrent les bonnes et les mau- vaises lois, ils manqueraient à leur mandat, trahiraient leur serment.

La loi est mauvaise pour la Nouvelle-Orléans, l'expérience nous l'a surabondamment dé- montré; mais tant qu'elle ne se- ra pas révoquée, il importe de la respecter. Dura lex, sed lex!

Et ce que cette attitude dut lui coûter, nous pouvons le con- jecturer par ce visage intrépide et loyal, par ces yeux noirs brûlant d'énergie sous ce front volontai- re, par chacun de ces traits qu'ont creusés, modelés, ennoblis la netteté fibre et la vaillance.

Et parfois une enfantine gaieté, un sourire délicat et nuancé viennent adoucir ce regard de commandement, qui prend sou- vent aussi dans sa métamorphose les profondeurs et les fraîcheurs du rêve. Yeux qui ne s'arrêtent pas aux obstacles, mais calculent l'art de les franchir, qui sont prêts aux lointains horizons, aux lentes étapes, et prompts à la décision soudaine. Leurs rejets joignent la fougue du Midi à la méditation du Nord. Ils char- ment et retiennent après avoir charmé.

J'ai parlé de Nord et de Midi. Les types représentatifs de notre race doivent subir cette double influence, participer des deux courants. Ils en est des héros comme des poètes. Il ne vaient que dans le frisson. Et le sublime frisson héroïque, qui déchaine l'épopée, comme le sublime frisson lyrique, nécessite, dans les hautes régions de l'âme, le court passage du froid au chaud, ce qui contracte et ce qui exalte, l'alternance mystérieuse de l'imagina- tion et de la volonté.

Nous avons maintes fois causé, le colonel Marchand et moi, de ces images directrices du vouloir qui caractérisent l'homme d'ac- tion. Le résultat à atteindre, dès que son esprit l'a forgé, prend, pour tout son être, une valeur attractive. C'est un mira- ge qui tend sur son désir. N'est-ce pas ce qu'on appelle l'étoile?

Le frisson qui mène à l'étoile... Il circule dans le sang chrétien. Il est renforcé par la race. Marchand est originaire de l'Ain. Il est de la province lyonnaise, entre l'ère et le Jura, et c'est aux anciennes provinces qu'il faut se reporter dans l'étude et l'appréciation des caracté- ristiques nationales. La division par départements n'est, en effet, qu'un jeu de patience. Elle ne correspond à rien de réel. Lyon, c'est la ville aux deux collines. Fourvières et la Croix-Rouge, la ville des mystiques et des "ca- nats", qui trouve son symbole parfait dans la Mulâtresse, con- fluent de la Saône et du Rhône.

Il y a, dans l'esprit de la ré- gion lyonnaise, un singulier al- liage d'action et de rêverie, de mysticisme et de sens prati- que qui doit donner lieu, chez les privilégiés, à un résultant merveilleux, à un de ces équilibres que cherchent les balances du destin quand il s'agit de peser un homme. Le colonel Marchand est, à n'en pas douter, de ces privilégiés.

Ce soldat aime les idées gé- nérales. Cet homme d'énergie est un homme de pensée. Il suppor- te aisément la contradiction, et quand il se trompe, ce qui est rare, car il ne s'aventure que sur une bonne grâce parfaite. J'ai fré- quenté, l'on peut me croire, pas mal de littérateurs, de savants et d'artistes. Je n'ai chez aucun trouvé langage plus entraînant et plus sobre à la fois, don plus constant de la formule heureuse et de la définition juste que chez le héros de Fachoda. Un exem- ple entre mille: Comme l'on par- lait devant lui des eaux potables et dangereuses, il dit vivement: "Les meilleurs des litres, en campagne, c'est encore l'état d'activité, parce qu'alors on élimine les poisons." Et chacune de ses paroles est un trait de nature, comme il arrive chez les êtres complets.

Par exemple, il est entêté, et quand il a pris une résolution et

qu'on essaye de le dissuader, il s'enveloppe dans un silence gla- cial, terrible, infranchissable. Après tant de surmenage et d'an- goisses, il était souffrant, ces derniers temps. Il s'obstinait, malgré les conseils et les objur- gations de ses amis, à ce travail acharné des comptes de sa mis- sion, qu'il poursuivait matin et soir dans son petit bureau du quai Voltaire: "Mon colonel, vous allez tomber malade. Vous serez très ennuyé, parce qu'il vous faudra bien alors vous ar- rêter. Nous serons désochés, et cela ne servira à rien du tout."

"Mon ami, je vous en prie... c'est le devoir." On ne le sortait pas de là. Et l'on sentait qu'en insistant on se serait fait prendre en grippe.

Ah! ils doivent se rassurer, ceux qui redoutent qu'un coup de sabre bien appliqué ne vienne un jour casser l'assiette au beurre. Ils doivent se rassurer, les fausses scrutins, les durs du peuple, les masse-tribunes, les socialistes gastronomes, les index-tendus, les marchands de phrases et ceux qui combattent dans un bureau. Ils doivent se rassurer, ceux qui ont peur et envie de toute gloire, et rage impuissante devant toute fan- fare, et terreur folle de la bra- voure. Celui qui va partir en Chine ne les dérangera pas dans leurs sinécures, dans leurs concubinales et dans leur rapta. Il ne se soucie point de politi- que. Il n'a que l'amour de la patrie et l'enthousiasme pour la servir. Il porte en lui, avec pié- té, cette flamme pure et haute de sacrifices qui consume par- fois ceux qu'elle éclaire.

Le feld-marchal de Waldersee, qui doit être amateur de courage, aura près de lui un fameux Fran- çais. Il rencontrera même en Chine ce que nous pouvons offrir de mieux. Il pourra dire au re- tour à son Empereur qu'il a vu un héros sans jactance, sans vain apparat, sans fanfaronerie, qui sait parler, au bon moment, le langage venu des ancêtres, alors que la France marchait devant, portant l'épée et la lumière.

Et ce sera, là-bas, pour nos soldats une joie vive et consola- tante que de servir sous un chef pareil, aussi simple et bon qu'il est grand, qui a la passion de son métier et le goût de mettre en valeur les qualités de ceux qui l'entourent. Ils peuvent être tranquilles, avec lui aucun effort ne sera perdu, aucune action d'é- clat ne restera sans récompense.

Comme j'achève ces lignes, je reçois un mot de Pierre Loti, le- quel m'écrit du Redoubtable: "J'étais bien loin de m'attendre à repartir pour la Chine... Mais si vous saviez quelle griserie pour moi cette reprise subite de vie militaire et combien je me sens apaisé et rajeuni sur ce grand vaisseau!" Celui-là est un écrivain qui ne désigne pas le risque et le con- tact des émotions fortes. S'il rencontre le colonel Marchand, il fera de lui un beau portrait, plus complet certes que ma grisaille.

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine rouilante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur tran- chant...

Pour l'ingéniosité, la durée, l'utilisation du hasard, le miracle de renouvellement, j'ai sou- vent comparé la France à cette voiture. On vous la confie, mon colonel; menez-la sur les routes chinoises, malgré les cahots et les heurts.

Au revoir, mon cher colonel! Ceux qui vous aiment vous ac- compagne de leurs pensées et de leurs vœux. LÉON DAUDET.

AMUSEMENTS.

THEATRE "CRESCENT".

Encore deux soirs, et les Kias de Kelly bouleront leurs malles et chercheront des horizons nouveaux. Ils auront passé huit jours à la Nouvelle-Orléans, y auront aimé bon nombre de gens, et battu monnaie.

Hermann leur succédera sur la scène du Crescent, et lui aussi, attirera les foules. Hermann n'est pas un inconnu ici. Il vient tous les ans nous initier à ses tours nou- veaux.

WEST END.

Le public a applaudi les artistes du West End hier soir avec un enthousiasme très grand, et c'était justice, car comédiens et musiciens ont rivalisé de talent. La direction du West End avait préparé un programme nouveau qui a été fort goûté.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Bureau fait étudier la mythologie à son fils. —Qu'on fait Minerve et Junon, interroge-t-il, quand elles ont vu que Paris ne leur décer- nait pas la pomme? Le jeune Boireux réédicte un instant, puis: —Mais, papa, elles ont dû faire une sale poire!

Entre médecin et client. —Vous êtes-vous bien trouvé de votre séjour aux bains de mer? —J'ai eu la fièvre tout le temps. —Pas possible! —Rassurez-vous, docteur: il s'agit de la fièvre du jeu!

La réponse de l'Allemagne.

Washington, 6 septembre. — La réponse de l'Allemagne à la proposition de la Russie de rappeler les troupes de Pékin a été communi- quée aux autorités de Washington. Le gouvernement allemand juge nécessaire de maintenir ses troupes dans la capitale de la Chine.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 6 septembre 1900. L'étage à 9 heures A. M.

Table with 4 columns: Station, Hauteur à l'échelle, Niveau de l'eau, Changement dans les dernières 24 h.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 11 juillet, 1900.

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Tragedie de l'Amour.

VII

LE PROJET DES FRÈRES GIRO.

DIALOGUE.

(Rue.)

Voici... Deux de mes hom-

mes, qui étaient partis à la recherche de chevaux volés, et qui, entre parenthèses, n'ont pas pu mettre la main sur ces che- vaux, ont rencontré à quelques milles d'ici trois aventuriers, variés de la pire espèce, fort connus dans le pays et que nous n'avions point revus depuis quel- ques années.

—Ces aventuriers?... —Des métiers indiens qui ne vivent que de rapine, de vol et de pillage, et auxquels un assas- sinat ne fait pas peur... Je les connais, je les ai vus plusieurs fois, tantôt à Jacksonville, tan- tôt à Saint-Augustin... ils s'appellent, je crois, Mac-Lee, Rob-Roy et Catlin... Je ne vous apprendrai pas que la poli- ce floridienne est si mal faite qu'on peut considérer qu'elle n'existe pas... Ces variés; écumeurs de grande route, vivent donc sur notre territoire en par- faite sécurité.

—Mais qu'ai-je à redouter? Je ne suis rien, je ne possède rien, et ils ne me connaissent pas. Ils volent par intérêt, et je suppose qu'ils n'assassinent point par plaisir!

—Toujours est-il que je vous conseille de ne plus sortir que bien armé. Une bonne carabine, portez bien la balle, et un bon revolver sont des instruments qui peuvent rendre parfois d'inappréciables services.

—Soit... pour vous faire plaisir, je suivrai votre conseil.

—Et sortez seul le moins sou- vent. M. de Méricourt ne se trom- pait pas. Les trois aventuriers étaient dans le pays. Le gentilhomme, voulant les tenir à l'œil, détacha plusieurs de ses hommes pour les dépister, les suivre, deviner leurs intentions. Mais au bout de trois jours les hommes revinrent en disant que les métiers avaient disparu. Il avait été impossible de re- trouver leurs traces.

—Ma fois, tant mieux, dit M. de Méricourt, l'aime autant qu'ils aillent se faire pendre ailleurs... Néanmoins, veillons!... Mac-Lee, Tob-Roy et Catlin étaient trop habitués à la vie des bois pour ne pas s'être aper- çus tout de suite de la surveil- lance dont ils étaient l'objet.

Assistés ils disparurent. Mais ils n'étaient pas loin. La floride fut longtemps le théâtre de guerres, de révoltes et de massacres, et il est peut- être contrées parmi celles qui for- ment les Etats de l'Amérique du Nord où se trouvent tant de for- tines destinées à protéger les colons et à observer les indigè- nes.

Celui qu'on appelle aujour- d'hui le "Fort abandonné" est de ce nombre et c'est là que s'é- taient réfugiés les trois bandits. Nulle retraite au monde ne pouvait être plus invisible.

—C'était véritablement un quar-

tier général d'où devait partir un noir dessein, et où devaient se combiner, au milieu de la soli- tude, du silence et des ténèbres, les lâches, attentats. Il ne restait de ce fort que des pans de murailles, des trous, des caves, le tout environné, recou- vert, étouffé pour ainsi dire par une extraordinaire végétation: la nature puissante, exubérante de ce beau pays, avait repris pos- session de ce terrain qui avait été conquis sur elle par la main des hommes, et le fort était de- venu le repaire de reptiles véni- meux, d'insectes étranges, d'ob- scurité, grouillant de bêtes inconnues où la vie, l'éternelle lutte par la mort se manifestait entre des êtres immondes que fait fuir et que fait mourir un rayon de soleil.

Dans une cave protégée par des pans de murs enguirlandés de feuillages splendides et par- dessus lesquels s'étendaient un dessous de lianes, ces bandits se concentraient, assis sur les selles de leurs chevaux cachés dans une autre partie souterraine de l'ancienne forteresse.

—Ils ont deviné notre présen- ce dans le pays, aux Sables-Ronges. —Oui... mais cela nous im- porte peu... —Les Français de la goëlette nous ont donné dix jours pour l'exécution de leur projet contre l'homme du ranch. —En voilà déjà six d'écoulés.

—Et en reste quatre, c'est plus qu'il ne nous en faut... —Nous avons été suivis, mais maintenant ils doivent nous croquer parties. —Ils se turent, paraissant ré- fléchir et tirant de fortes bouffées bleues de longs cigares minces et noirs qu'ils fumaient sans cesse.

—C'est leur affaire: ils payent, ils commandent. —Ils nous ont fait jurer... —Et nous avons juré... —C'est donc vivant qu'il faut le prendre... Mac-Lee n'avait encore rien dit. Il tendit la main vers un pa- quet de cordes dont il saisit une des extrémités. Le paquet se déroula et, dans sa main adroite et vigoureuse, un lasso se dé- noua, vibra, serpenta au-dessus des trois têtes... —Voilà, dit-il, rien de plus facile et rien de plus simple. —Mac-Lee a raison, Catlin, dit Tob-Roy... le lasso... —Mais où rencontrez l'homme du ranch? Il va partout...

—Et le coup manqué? —Rendez-vous ici quand même pour aviser. Deux des trois se couchèrent sur le sol pour dormir sur la sel- le servant d'oreiller. Mac-Lee veilla le premier pen- dant deux heures et réveilla en- suite Tob-Roy, qui prit la garde et la passa à Catlin au bout du même temps.

—Il ne faisait pas encore jour lorsque Catlin réveilla ses com- pagnons: —A cheval! Ils étaient trop coutumiers de ces sortes de réveils pour être longtemps à faire leurs prépara- tifs de départ. Le jour n'avait pas paru, ils étaient partis. —A ce soir! Et chacun d'eux prit la direc- tion du poste qui lui était assi- gné. C'était Mac-Lee que nous sui- vrons. Le bandit, confiant dans le pied comme dans l'instinct de son cheval, le laissait aller à sa guise au travers des lagunes et des marais de la forêt vierge. Au bout de deux heures il s'arrêta, descendit, laissa la bride sur le cou de son cheval et lui dit tout bas: —Va-t'en! —La bête, docile, obéit, et quel- ques pas dans un fourré et dis- parut.

Alors, Mac-Lee, glissant com-